

sous le règne d'Aureng-Zeb, on comptait à Delhy 2,000,000 d'habitans; aujourd'hui ce nombre, évidemment exagéré, est extrêmement réduit. Le commerce est peu important; on y fait encore des toiles de coton et de l'indigo.

C'est à Delhy que réside le successeur des empereurs mogols. Le gouvernement anglais lui a concédé la jouissance des revenus d'un territoire qui en 1814 se sont montés à 145,754 livres sterling (3,643,850 fr.). On lui accorde le titre de majesté; il a une cour et des grands officiers; c'est à quoi se borne son autorité.

Affligeant et trop commun exemple de la vicissitude des choses humaines! dès le commencement du dix-septième siècle une compagnie de commerce s'était formée en Angleterre pour l'exploitation du commerce des Indes. Elle ne tarda pas à prospérer. Ses agens qui avaient des relations avec les officiers de l'empereur à Surate et dans d'autres ports, allèrent dans diverses occasions réclamer la protection de ce monarque. En 1616 le chevalier Roe vint comme ambassadeur auprès de Djehan-Ghir qui l'accueillit avec une affabilité rare chez les rois de l'orient. Roe, malgré les obstacles qu'il eut à surmonter à la cour, obtint un firman qui accordait à ses compatriotes la liberté du commerce et différens avantages. On voit dans sa correspondance avec la compagnie que, dès

cette époque reculée, les Anglais avaient des projets d'envahissement. Le tableau que fait Roe de la profusion de magnificence déployée à la cour du Grand-Mogol non-seulement dans les solennités d'apparat, mais aussi dans des occasions assez indifférentes, rappelle les fictions des *Mille et une Nuits*, et cependant tous les voyageurs sont d'accord avec lui sur ce point. Roe dépeint aussi avec une vérité effrayante la conduite déraisonnable du souverain de l'Hindoustan qui ne savait faire usage de son pouvoir que pour l'exercer arbitrairement; triste prélude des catastrophes qui ont réduit les descendans de ce puissant monarque à la condition de prisonniers de ces mêmes marchands qui étaient venus solliciter sa protection.

En 1639 la compagnie anglaise obtint Madras avec un petit territoire de cinq milles le long de la côte et une île; en 1664 le Portugal lui céda Bombay en 1696 elle acquit Calcutta, alors ville assez insignifiante. Ce système d'avoir des possessions dans l'Inde avait déjà été suivi par les Portugais et par les Hollandais; il n'avait pas tardé à éveiller la jalousie des princes du pays; leur politique faible et perfide les rendait peu scrupuleux sur les moyens de se débarrasser de ces étrangers incommodes. Il en résulta que de part et d'autre on ne manquait jamais de prétexte et même de motif juste de se faire la guerre. D'un

autre côté l'état de l'empire du Mogol succombant sous son poids que ne pouvaient soutenir des monarques ineptes, et se déchirant par la révolte en une quantité de portions séparées, favorisa beaucoup les vues des étrangers. Chaque chef contre lequel ceux-ci combattaient avait ordinairement un rival qui lui était peu inférieur, et toujours prêt à se ranger sous les étendards de son ennemi. Souvent les Anglais saisirent l'occasion d'embrasser la cause du légitime souverain contre un rebelle puissant, et donnèrent ainsi à leurs tentatives une apparence qui les rendait louables. Pendant un moment ils soutinrent le trône du Grand-Mogol qui s'écroulait; ils en furent récompensés par la concession en 1765 du Bengale et de ses dépendances, pays où ils étaient censés ses vice-rois: d'autres acquisitions augmentèrent successivement leurs possessions; en 1799 ils abattirent Tippou Saheb, leur antagoniste le plus redoutable dans le Decan; deux ans après le Nabad d'Aoude leur céda une partie de l'Inde septentrionale qu'il possédait; la même année la guerre les rendit maîtres du Carnatic et de tout ce que possédait le Nabab d'Arcate dans le Decan. En 1803 ils chassèrent les Marattes qui s'étaient emparés des pays appartenant encore au Grand-Mogol, et les gardèrent; enfin des levées de boucliers essayées à différentes époques leur

ont fourni de nouveaux moyens de s'agrandir; ils ont entièrement détruit la puissance de quelques princes; ils en ont agrandi d'autres qui dans toutes les circonstances leur sont restés fidèles et qu'ils laissent subsister comme leurs alliés ou leurs tributaires.

En 1820 on comptait dans les pays gouvernés par les Anglais dans l'Hindoustan 85,000,000 d'habitans, 40,000,000 dans les états de leurs alliés et de leurs tributaires, et 11,000,000 dans ceux des princes indépendans.

La force armée nécessaire pour maintenir la tranquillité dans les vastes contrées que les Anglais possèdent, quoique très-considérable, ne monte probablement pas à un cinquième de celle que les Grands-Mogols et leurs vassaux entretenaient, lorsque l'empire était au zénith de sa puissance; et cependant, même sous les empereurs les plus habiles tels qu'Akbar et Aureng-Zeb, les commotions étaient continuelles dans plusieurs parties de leurs territoires mal soumis. Le système des Anglais a été de tenir leur armée toujours prête à faire la guerre; le total est de 214,000 hommes, en y comprenant les invalides et les troupes irrégulières. Dans l'armée active et permanente il n'y a pas plus de 31,000 Européens, le reste se compose de soldats hindous, connus sous le nom de Cipayes. C'est la

principale force des Anglais dans l'Hindoustan ; toutes les nations qui ont possédé des territoires dans ce pays ont suivi le même système. Au premier coup-d'œil il paraît dangereux : on ne peut concevoir que des étrangers emploient avec sûreté dans un pays des soldats nationaux pour subjuguier leurs compatriotes ; le succès de ce plan dépend de la profonde apathie des Hindous pour l'état politique de leur pays.

Ce peuple est depuis si long-temps accoutumé à porter le joug des maîtres étrangers qui le gouvernent despotiquement, que tous les sentimens qui pourraient l'exciter à recouvrer son indépendance sont à peu près éteints. Cependant les étrangers auxquels il est soumis aujourd'hui ont leur patrie séparée de la sienne par la demi-circonférence du globe, et leur religion, leurs mœurs et leur manière de vivre les lui rend méprisables. N'importe, l'habitude du joug les lui fait supporter. Les Hindous n'ont aucune idée de leurs droits comme hommes, ou comme membres d'une société politique. Ils ne songent jamais à examiner si un gouvernement est bon ou mauvais, juste ou injuste. On est tenté de croire que les exactions les plus tyranniques ne produiraient jamais la moindre résistance, ou du moins ne causeraient pas une révolte suffisante pour s'opposer à une compagnie de Cipayes. Jamais les Hindous ne s'entretiennent

de sujets politiques. Quelques-uns de ceux du plus haut rang qui demeurent à Calcutta font quelquefois des questions relatives à ces objets ; mais en même temps ils décelent une ignorance grossière qui prouve que ces matières ont bien peu occupé leur attention. La seule chose qui, chez eux, ressemble à de l'esprit public, est leur attachement à leur zemindar, ou chef ; dans quelques cantons il est très-fort : de sorte qu'ils le suivent jusqu'à la dernière extrémité, sans s'informer de la justice de la cause, ni des moyens de succès. Ces zemindars sont ennemis du gouvernement anglais qui les a dépouillés de leur pouvoir politique, et a introduit un système de jurisprudence opposé à leur conduite arbitraire. Cependant ces chefs n'étant pas unis entre eux, sont dépourvus des moyens de lever une force armée suffisante pour résister même momentanément à la puissance militaire des Anglais.

Ceux-ci peuvent d'ailleurs compter sur la fidélité de leurs Cipayes qui ne sont pas moins apathiques que le reste de leurs compatriotes, pour tout ce qui concerne la politique. Les militaires de l'Hindoustan se sont de plus fait une règle invariable de rester attachés à celui qui les paye le mieux, et, à cet égard, la Grande-Bretagne peut défier tous les princes du pays. Ces troupes, conduites par des officiers anglais, ont montré de

l'héroïsme et même du courage en combattant pour leurs maîtres étrangers. Elles sont en général aussi dociles et aussi utiles pour le service qu'un nombre égal de troupes anglaises ; mais la manière de les diriger exige beaucoup de soin et d'adresse. Quand on a par mégarde commis quelque action qui a choqué leurs préjugés invétérés, ou quand la désunion entre les officiers anglais a révélé aux Cipayes le secret de leur force, il s'en est suivi des mouvemens qui ont menacé de convulsions terribles.

Malgré la soumission que les Hindous montrent à leurs maîtres actuels, ils ne cessent pas d'avoir intérieurement pour eux une aversion extrême et un mépris profond. L'usage de manger du bœuf suffit pour leur rendre les Européens haïssables et dégoûtans. Le paria seul consent à faire cuire cette viande, et comme dans les idées des Hindous celui qui mange un mets quelconque ne peut pas être d'un rang plus élevé que son cuisinier, l'Européen est inévitablement ravalé à leurs yeux au niveau de cette race abhorrée et proscrite. Une autre circonstance contribue à entasser sur lui, s'il est possible, encore plus d'horreur et d'avilissement, c'est la coutume de porter des gants et des souliers : s'envelopper de la peau et de la dépouille des animaux semble à l'Hindou le dernier degré de la dégradation humaine. Ce n'est qu'avec

difficulté que l'on trouve un paria assez dépourvu de toute pureté et du respect de soi-même, pour broser une paire de souliers. Le cordonnier est infâme, et n'a sa place que bien au-dessous du paria. Ces particularités que l'on peut avec raison appeler légères et peu importantes, contrebalanceront toujours dans l'esprit des Hindous la supériorité de talens et de connaissances par laquelle un Européen peut l'emporter sur eux. Durant plusieurs années, après le commencement de l'empire britannique dans l'Hindoustan, l'inévitable nécessité d'étendre ses conquêtes, dit F. Buchanan, fut un des grands désavantages attachés à ses possessions ; car, plus il les agrandissait, plus elles devenaient attaquables. Dans les temps plus rapprochés de nous, le contraire a eu lieu, et l'agrandissement du territoire anglais, en le rapprochant des limites naturelles de l'Hindoustan, bien loin d'augmenter la ligne de frontière à défendre, l'a au contraire diminuée. Entre Calcutta et le Sind, il n'existe plus de voisin ennemi : on n'y voit que des états réunis par le sentiment de l'intérêt, ou s'il y a quelques peuples mal disposés, ils sont comparativement trop faibles pour pouvoir lever l'étendard et commencer les agressions. Ainsi la nouvelle position du gouvernement britannique dans l'Hindoustan ne l'a mis en contact avec aucun état qui puisse lui causer beaucoup d'inquiétude.

Tout ce qui est situé en-deça du Sind forme une confédération solide, dont le gouvernement britannique est le chef, et le Sind, ainsi que le désert qui le borde, présentent une barrière contre les moyens ordinaires d'attaque : quant à des invasions formidables, qui pourraient avoir lieu dans la suite des siècles, quel état peut dire qu'il n'a pas à les redouter ? Un avantage certain a déjà résulté du nouvel ordre de choses pour les possessions britanniques, c'est d'être délivré des ravages de troupes de bandits formées et organisées dans l'intérieur de l'Hindoustan : tandis qu'auparavant il n'était pas à l'abri du retour de ce fléau, tant qu'il restait à ces brigands un asile où ils pouvaient se refaire de leurs fatigues et se recruter. Si donc il survient dans la suite des dangers pour l'Hindoustan, ils seront intérieurs, et on pourra les attribuer en grande partie à la négligence du gouvernement local.

Les pays soumis à l'autorité directe du gouvernement britannique ont une étendue bien plus considérable que celle des empires précédens, même des Patans et des Mogols. Tant que ceux-ci s'abstinrent de persécuter, ils n'eurent rien à craindre de la religion des Hindous, et l'histoire prouve que les troubles qui agitèrent les monarchies mahométanes résultèrent principalement de leurs dissensions intestines et de querelles na-

tionales. Il ne paraît pas non plus qu'aucun conquérant antérieur ait jamais employé un corps de ses compatriotes disciplinés pour la défense de sa souveraineté, quoiqu'ils eussent à combattre une tribu très-nombreuse, les Hindous, tandis que les Anglais, bien plus avantageusement situés, ont deux corps d'armée qu'ils peuvent opposer l'un à l'autre, et par la suite des temps pourront en lever une troisième. Chaque conquérant étranger favorisa certainement ses compatriotes, et ce fut principalement en leur donnant des places éminentes et avantageuses, ce qui excita l'envie sans consolider essentiellement sa domination. Or, le gouvernement britannique, indépendamment de ce qu'il est totalement étranger à l'esprit de persécution, possède dans un corps puissant, entièrement composé d'Européens, et totalement distinct des indigènes par la couleur, le langage et les mœurs, un appui qui lui donne une fermeté et une consistance dont les dynasties mahométanes ont été bien loin de jouir.

L'autorité exercée par le gouvernement britannique a, au total, malgré certaines imperfections, été très-certainement avantageuse à la grande masse des Hindous, quoique la circonstance particulière dans laquelle elle est placée exclue les hautes classes de toute participation aux emplois éminens de l'état. En effet, les Hindous, accou-

tumés, soit à commander absolument, soit à obéir implicitement, n'ont pas, lorsqu'on a voulu les employer, été trouvés propres à user convenablement de l'autorité qui leur était déléguée; il est vrai que la plupart de ceux que l'on a placés étaient des étrangers.

La force du gouvernement existant a préservé ses sujets des déprédations des états voisins et des commotions intérieures; avantages rarement éprouvés par les sujets des despotes de l'Asie; combinés avec une administration intérieure plus équitable dans ses principes, et plus intègre dans sa conduite qu'aucune de celles qui l'avaient précédée, il est naturel qu'il s'en soit suivi des améliorations considérables. D'un autre côté, si l'on rendait aux Hindous les territoires que l'on a acquis si inopinément, ce serait les faire passer d'un état de tranquillité profonde à des troubles sanglans, les livrer à des aventuriers audacieux, et probablement à quelque puissance européenne rivale. Nous ne pouvons donc pas, actuellement, par un principe de justice et de miséricorde, renoncer aux millions d'hommes que nous avons si long-temps et si efficacement protégés; et avec tous les avantages supérieurs que nous possédons, il n'y a pas de raison de craindre que la durée de l'empire britannique n'égale pas au moins celle de l'empire mogol. En effet si par la suite des temps la Grande-

Bretagne perd l'Hindoustan, ce sera par des circonstances totalement étrangères au système de gouvernement suivi jusqu'à ce moment, ou parce que l'on se sera écarté de la vigueur de ce système.

La génération actuelle n'aura certainement pas le temps d'oublier ses habitudes et d'acquérir des connaissances pratiques de plusieurs choses qu'elle ignore complètement, parce que l'anarchie qui a si long-temps régné dans l'Hindoustan a jeté tous les rapports de la société dans la plus grande confusion. C'est au gouvernement britannique qu'appartiendra la tâche d'inculquer dans l'esprit des Hindous les principes d'une administration douce et équitable, des idées nettes des devoirs sociaux et un juste sentiment des obligations morales; le résultat progressif de ses efforts doit être inévitablement de faire adopter une religion plus pure et plus sublime que celle qui existe. »

Indépendamment des 50,000 Anglais employés dans l'armée qui est dans l'Hindoustan, on en compte à peu près 10,000 de plus, dont un cinquième fait partie de l'administration, depuis le gouverneur général jusqu'au plus simple officier civil; la moitié du nombre total se compose de négocians et de marins qui ont eu la permission de venir dans le pays; il y a de plus des avocats et d'autres praticiens près des cours de judica-

ture; enfin une foule d'aventuriers qui se sont glissés dans ces contrées lointaines pour y chercher fortune. Comparé aux autres pays équinoxiaux que les Européens fréquentent, l'Hindoustan peut passer pour une contrée très-saine; on n'y connaît ni la fièvre jaune, ni la peste; circonstance très-heureuse, car dans quelques cantons les hommes sont entassés les uns sur les autres.

Le revenu des possessions anglaises dans l'Hindoustan se monte annuellement à 496,567,000 francs. Les dépenses s'élèvent à peu près à cette somme.

## VOYAGE

## DE G. FORSTER.

A CACHEMIR ET DANS L'AFGHANISTAN.

1782 ET 1785.

FORSTER avait résolu d'aller du Bengale en Europe. Après avoir fait quelque séjour à Benarès, il passa par Allahabad, puis traversa le Gange à Gaoutry, et le 27 décembre entra dans Lacknau, grande ville mal bâtie et fort sale; elle est située à droite du Gaoumty, navigable pour les bateaux de moyenne grandeur, et qui se réunit au Gange entre Benarès et Ghazypour.

Lacknau compte plus de 200,000 habitans. Cette ville est la capitale des états du Nabab d'Aoude, allié des Anglais. Lacknau communique avec son faubourg par un pont de bateaux. Forster voyageait déguisé et se faisait passer pour un marchand mogol. La facilité avec laquelle il parlait le persan l'aidait merveilleusement à bien soutenir le personnage qu'il avait pris.

Le 3 février 1785 Forster était à Rampour.